

## L'image de l'Europe dans les écrits de Lionel Groulx (1906-1909)

Nathalie Rogues

Volume 46, Number 2, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305055ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305055ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this note

Rogues, N. (1992). L'image de l'Europe dans les écrits de Lionel Groulx (1906-1909). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 245-254.  
<https://doi.org/10.7202/305055ar>

## NOTES DE RECHERCHE

### L'IMAGE DE L'EUROPE DANS LES ÉCRITS DE LIONEL GROULX (1906-1909)<sup>1</sup>

NATHALIE ROGUES

*Université de Paris IV - Sorbonne*

Le choix d'un tel sujet pour nous, Européens, s'explique d'abord par le désir de découvrir les réactions et les impressions d'un «cousin» face à notre monde, au début du siècle. Mais si notre regard s'est posé sur Lionel Groulx en particulier, c'est que les idées et les attitudes de cet intellectuel, qu'on a surnommé «l'homme français d'Amérique<sup>2</sup>», présentent un intérêt en elles-mêmes car il a «dirigé la conscience canadienne-française<sup>3</sup>». Explorer sa vision de l'Europe et plus précisément de l'Italie, de la France et de la Suisse nous fera pénétrer plus avant dans sa pensée et nous permettra de confirmer et, à l'occasion, de nuancer ce que les historiens ont déjà établi ou, parfois, supposé. Vision réelle des choses? Vision exagérée en raison de son caractère passionné? Vision complexe plutôt où se conjuguent ses perceptions personnelles, la mentalité canadienne-française traditionnelle, la vision du monde cléricale et sa propre évolution idéologique. Notant pour lui-même mais souvent aussi pour les autres les sentiments que suscitent en lui les événements qui se déroulent d'octobre 1906 à l'été 1909, durée de son séjour européen, l'observateur se trouve ainsi à dévoiler un peu de l'expérience collective qui l'a façonné.

L'analyse doit aussi être attentive aux règles et aux logiques qui régissent les différents genres relevant de la littérature intime ou personnelle. L'éclairage varie selon qu'il s'agit de la correspondance<sup>4</sup>,

---

1. Cet article est né d'un mémoire de maîtrise préparé à l'Université de Montréal et présenté à l'Université de Lyon III (Jean Moulin) en septembre 1990.

2. Benoît Lacroix, *Lionel Groulx* (Montréal, Fides, coll. «Classiques Canadiens», 1967), 2.

3. Guy Frégault, *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* (Ottawa, Leméac, 1978), 29.

4. Conservée à la Fondation Lionel-Groulx. Nous avons répertorié 208 lettres et cartes postales écrites par Groulx durant son séjour européen et adressées à 27 personnes différentes.

du journal de voyage ou des mémoires. Dans ces derniers, l'auteur retient ce qui sert à recréer l'unité et le sens de son existence; les perceptions changent du fait de l'évolution de sa pensée, du recul, des pièges de la mémoire et de la partialité dans le tri des souvenirs. Les mémoires n'ont pas la spontanéité, le foisonnement et la fidélité relative de la correspondance et du journal. Il convient donc de confronter ces trois types de sources avec prudence.

Les raisons du départ de Groulx pour l'Europe sont clairement énoncées dans ses écrits: il désire avant tout parfaire sa formation de prêtre éducateur car il est conscient des exigences nouvelles que comporte l'essor de l'enseignement secondaire québécois, d'ailleurs aux prises avec une contestation de plus en plus vive. Il avoue vouloir acquérir «plus de philosophie, plus de théologie, plus de culture littéraire, plus de culture tout court<sup>5</sup>». L'université québécoise ne pouvant le satisfaire pleinement, en raison de son enseignement lacunaire voire médiocre en certains domaines, un séjour en Europe s'impose. Son cursus s'étale sur trois ans, dont deux années passées à *la Minerve*, université dominicaine de Rome, pour étudier philosophie et théologie puis une année à Fribourg, dans l'espoir de préparer une licence et, plus tard peut-être, une thèse de doctorat ès lettres sur le parler franco-canadien. Cette dernière année est interrompue au début de 1909 par une appendicite, compliquée ensuite d'une phlébite.

Les événements européens dont Groulx est le témoin confirment-ils ou modifient-ils sa pensée? Pour répondre à cette question, notre mémoire<sup>6</sup> avait adopté un plan thématique consacré au social, au religieux et au politique. Ici, dans un souci de synthèse, nous donnerons tout d'abord ses premières impressions face à l'ancien monde. Puis nous verrons que cette Europe qui tour à tour va l'étonner, le charmer ou le chagriner va renforcer son système d'idées déjà arrêté avant son départ et basé sur le catholicisme, la culture française et la vie rurale. Par contre, ce séjour modifie sa pensée sur d'autres points, notamment sur le plan politique et au sujet de sa prise de position face aux problèmes sociaux. Enfin, confronté aux vraies réalités européennes de 1906 à 1909, Groulx se laisse envahir par un sentiment d'inquiétude devant l'avenir incertain du Canada français, dont il se demande s'il ne sera pas contaminé par l'évolution néfaste que connaît l'Europe.

---

5. Lionel Groulx, *Mes mémoires* (Montréal, Fides, 1970), I:109.

6. Voir Nathalie Rogues, *La vision de l'Europe à travers les écrits de Lionel Groulx, 1906-1909*, mémoire de maîtrise, Université Lyon III (Jean Moulin), septembre 1990.

### 1 - SES PREMIÈRES IMPRESSIONS

La première chose qui frappe le jeune Canadien français fraîchement débarqué à Naples est la misère étalée aux yeux de tous les passants et la malpropreté qui l'accompagne. En effet, les détritiques jonchant le sol, les égouts se déversant dans les rues, les porcelets élevés près des maisons, «le macaroni qui sèche pendu à de longues treilles<sup>7</sup>», sont autant de scènes étrangères à son environnement habituel. Puis ce qui l'émeut profondément ce sont ces bandes de gens en guenilles qu'il rencontre sur les routes, à chaque coin de rue ou près des églises et qui pour la plupart vont nu-pieds. Il souligne d'ailleurs que «les haillons, la maigreur famélique [...] tout cela je ne l'ai vu qu'ici pour la première fois<sup>8</sup>». Rappelons quand même qu'ayant vécu toute son enfance à la campagne, Groulx n'a pas été directement confronté à la misère urbaine. Son passage au séminaire de Montréal et son travail au collège de Valleyfield n'avaient guère enrichi son expérience à cet égard. Concernant la pauvreté toujours, il avoue que «nos mendiants de par chez nous sont vêtus en Seigneur à côté de ces miséreux<sup>9</sup>». Mais ici encore il est nécessaire de se replacer dans cette Italie, pays méditerranéen, où le peuple évolue en grande partie à l'extérieur et où la réalité de la détresse physique et morale est donc d'autant plus saisissante.

Ses impressions au regard de la misère révèlent ainsi le fossé culturel qui sépare les deux mondes. En effet, au début du siècle, une partie de la société italienne, en majorité celle du Sud, se retranche dans un état permanent de pauvreté et d'indigence. Et à ce sujet, le voyageur canadien déplore l'absence d'une classe moyenne en ce pays. En définitive, il porte sur le paupérisme italien un regard en quelque sorte collectif, dans la mesure où la société de référence, canadienne-française et américaine, est globalement moins inégalitaire que l'italienne.

Les événements politiques et la crise d'anticléricalisme qui secouent l'Europe en cette décennie lui donnent à réfléchir et soulèvent chez lui un sentiment d'hostilité, d'animosité envers les chefs antireligieux qui défient le pouvoir spirituel et égarent la population. Il ressent aussi de l'insécurité face aux émeutes et aux manifestations de foules fanatisées de même que de l'humiliation face aux préjugés et à l'irrespect que la vue de son habit clérical suscite. Le prêtre était respecté au Canada français. Bien que Groulx soit

7. Lionel Groulx, *Journal, 1895-1911*, édition critique par Giselle Huot et Réjean Bergeron (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984), II:797.

8. *Ibid.*, 811.

9. Lettre à sa mère, Rome, le 2 novembre 1906.

«préparé» par ses lectures à vivre dans une Europe en pleine effervescence, le choc lui est pénible. Émile Combes<sup>10</sup>, puis Clemenceau<sup>11</sup> accusent à tour de rôle le christianisme d'étouffer la vie de l'esprit, de mépriser la science et d'être une force obscurantiste dressée contre le progrès social. À l'heure où l'influence de l'Église canadienne-française touche à son apogée, le contraste est violent.

La mentalité canadienne-française et même nord-américaine se donnent à voir dans les critiques acerbes qu'il adresse à une certaine Europe. Même si, comme Réjean Bergeron l'a déjà souligné<sup>12</sup>, ce voyage apparaît, à travers la correspondance, comme un repérage de lieux et de mentalités rendus familiers avant même son départ par sa culture littéraire et son information plutôt que comme une découverte, il n'en reste pas moins que le contact direct modifie les perspectives, accuse les contrastes et suscite un étonnement tantôt émerveillé, tantôt scandalisé.

Sur un plan culturel, il est fasciné par l'art italien et séduit par la profusion et la richesse artistiques de ce pays. Aussi n'hésite-t-il pas à qualifier les villes italiennes de «vrais musées d'art<sup>13</sup>» et souligne qu'il n'y a rien de tel chez lui: «les villes sont superbes plus belles que tout ce que nous avons en Amérique, par leurs monuments et par leurs églises<sup>14</sup>». Il ira même jusqu'à parler de «débauche artistique», l'Italien jouant «avec le marbre, comme les gamins de chez nous avec l'argile<sup>15</sup>». Et bien que durant les premiers temps, il critique la patine des couleurs et les ruines, bientôt cet air de vétusté ajoute du charme à ses yeux. On enregistre donc ici l'évolution positive de son sens esthétique, dont la contemplation des chefs-d'œuvre fait l'éducation.

L'état social, l'effervescence anticléricale et le contact avec l'art ne sont pas les seules causes de dépaysement. Ainsi que Groulx le note lui-même un peu naïvement, il se trouve «en face de spectacles et de sujets d'étude bien nouveaux pour le Canadien qui n'avait guère vu que les horizons de son pays<sup>16</sup>». Longeant les côtes de Gibraltar en bateau, il va s'émerveiller devant les champs d'orangers, les palmiers, les pins parasols, avant de s'étonner que les distances soient si courtes en Europe. Quant au climat, seul celui de Fribourg lui rappelle son

10. Président du Conseil en 1902.

11. Homme politique français (1841-1929), ministre de l'Intérieur de 1906 à 1909.

12. Réjean Bergeron et Yves Drolet, «Les questions internationales dans les inédits de Lionel Groulx, 1895-1906», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 34,2 (septembre 1980): 251.

13. Lettre à Émile Léger, Rome, 14 novembre 1906.

14. Lettre à sa mère, Rome, 12 novembre 1906.

15. Lettre à Philiza Perras, Rome, 5 décembre 1906.

16. *Ibid.*

Canada et il s'amuse beaucoup de la mine effarée des Italiens désespérés par un peu de neige. Les habitudes alimentaires le surprennent quelque peu au début, comme les petits déjeuners moins copieux qu'au Québec, la rareté du sucre ou l'ignorance du sirop d'érable.

Il ne manque pas de constater que cet environnement différent engendre des personnalités et des comportements aussi distincts. Par le caractère il se sent ainsi éloigné des Européens. À propos du peuple français, il avoue que «notre flegme, notre réserve, s'accordent mal avec la spontanéité et la pétulance verbale du cousin<sup>17</sup>». Et contrairement à de précédents voyageurs canadiens-français qui avaient «adoré» la France et les Français, il ne peut cacher que ses premières rencontres avec eux lui ont «doulousement révélé tout ce qui sépare le Français de là-bas du Français du Canada<sup>18</sup>». Pourtant il exprime volontiers son amour pour le pays de ses ancêtres, foyer de culture éminent, mais la dure réalité de l'anticléricalisme l'a particulièrement bouleversé. Aussi, est-il féroce critique à l'égard de cette France républicaine, fille de la Révolution, incarnation du mal. En ce qui concerne les Italiens, sa préférence va nettement à l'Italie du Nord où il se sent davantage chez lui et dont il estime les habitants plus «industriels, actifs et vigoureux<sup>19</sup>» que ceux du Sud, qualifiant ces derniers de «fainéants» et de «polissons». Lorsqu'en 1908 il prend le chemin de Fribourg, canton suisse, il a l'impression de «sortir d'un baignoire et de respirer enfin l'air libre et d'un monde civilisé<sup>20</sup>».

Ainsi, tout nourri qu'il soit de souvenirs classiques, Groulx réagit bien en Nord-Américain fier de son continent, et il adopte une vision conservatrice et catholique à l'égard de cette Europe du XX<sup>e</sup> siècle.

## **2 - CATHOLICISME, CULTURE FRANÇAISE ET VIE RURALE: SES IDÉES MAÎTRESSES CONFIRMÉES**

Au contact de l'Europe, pourtant si différente à première vue de son pays, il va consolider les trois thèmes majeurs du discours qu'il tenait avant son embarquement sur le catholicisme, la culture française et la vie rurale. En effet, en développant ses connaissances philosophiques et théologiques, son séjour à Rome le rapproche du cœur de l'Église et renforce son catholicisme, déjà fortement imprégné d'ultramontanisme. L'atmosphère qu'on dirait apaisée de la Cité du Vatican baignée de mysticisme, ses visites aux nombreux monuments

17. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, I:128.

18. *Ibid.*, 167.

19. Lettre à ses parents, Milan, 15 juillet 1907.

20. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, I:121.

religieux, ses multiples pèlerinages effectués en Italie tout comme en France, ses rencontres avec de fervents catholiques européens tel l'amiral de Cuverville<sup>21</sup> et particulièrement ses audiences qui le mettent en présence du pape Pie X, qu'il vénère, vont fortifier sa foi. Il est intéressant d'opposer son catholicisme populaire et son catholicisme savant. Car bien que docteur en théologie, il adopte une attitude bien naïve à l'égard des croyances populaires<sup>22</sup>. En outre, comme la plupart des Canadiens français à Rome, pour qui cette ville est la «seconde patrie des catholiques<sup>23</sup>», Groulx se laisse imprégner par le «parfum religieux» qui y flotte et célèbre avec enthousiasme cette capitale tout comme il loue avec ferveur le pape. La perception par laquelle il se représente Rome plonge donc ses racines dans la mémoire collective de sa nation, profondément catholique. Par tempérament et en vertu de son attachement profond au catholicisme traditionnel qui lui a été inculqué au Canada, il se range naturellement du côté du pape, notamment au sujet de la question du modernisme. De plus il arbore un air de surprise face au comportement affiché par les catholiques européens, dont les réactions trop molles contre les attaques anticléricales trahissent le manque d'organisation par rapport à celle parfaite des anticléricaux: «Et que faisons-nous catholiques?» Son exaspération dévoile la personnalité de ce prêtre militant, prêt à tout pour défendre la cause qui lui tient à cœur, l'affirmation du catholicisme. Caractère entier donc, il est peut-être injuste envers les catholiques européens qu'il accuse de nonchalance et de passivité alors que la peur et l'impuissance seraient certainement plus appropriées pour qualifier leur comportement.

Il va bien sûr goûter tous les plaisirs de la langue française au sein de l'ancienne mère patrie, et particulièrement en Bretagne en compagnie de l'amiral de Cuverville et de sa famille. Mais fier de sa qualité de francophone, il est blessé qu'un jeune industriel rencontré dans le train à Paris en 1907 soit stupéfait d'apprendre qu'il était Canadien alors qu'il venait de l'entendre parler français. Ce jeune homme n'en revenait pas: «des Apaches qui parlaient français<sup>24</sup>!»

Le décor champêtre breton va le charmer. Il y trouve une parfaite quiétude. D'ailleurs ces trois mois passés là-bas chez la famille

21. Sénateur du Finistère au Parlement français, l'un des chefs en vue du catholicisme militant en France.

22. Sa crédulité s'observe dans son manque de sens critique à l'égard des miracles, notamment à Lourdes, et d'autres manifestations du merveilleux chrétien.

23. Pierre Savard, «Voyageurs, pèlerins et récits de voyages canadiens-français en Europe de 1850 à 1960», *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynsky* (Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977), 253.

24. Lettre à Monseigneur Énard, Rome, 10 janvier 1907.

Cuverville sont pour lui les plus «délicieuses<sup>25</sup>» vacances qu'il ait passées en Europe. Ainsi, si Paris le déçoit amèrement par son anticléricalisme, la Bretagne, par l'intermédiaire de cette famille exemplaire, le réconcilie avec la France. Mais même la Bretagne n'est pas à l'abri: «le diable pénètre ici comme ailleurs<sup>26</sup>». Faisant retour sur sa patrie, Groulx prend conscience de sa vulnérabilité. Pour sauver sa véritable identité nationale, le Canada français doit rester fermement catholique. En prônant la ténacité et la fermeté dans la défense de la cause catholique, tente-t-il de réveiller la conscience canadienne-française? De plus, ne s'interpelle-t-il pas lui-même? Car si le séjour européen confirme certaines de ses idées, il le pousse à en réviser d'autres.

### 3 - SES NOUVELLES ORIENTATIONS

Tout d'abord, sa pensée politique paraît prendre une certaine cohérence face aux agitations sociales et anticléricales auxquelles il sera confronté tout au long de son séjour. Dès le collège et à travers ses lectures, Groulx est façonné par la pensée ultramontaine et, jusqu'au début du siècle, il est proche de la pensée de Louis Veillot tournée vers la droite. Ceci explique pourquoi au cours de son séjour, il ne songe qu'à pourfendre républicains, francs-maçons et Juifs, en tant qu'ils s'associent dans une même entreprise révolutionnaire et anticléricale. Pourtant, Groulx avait aussi subi d'autres influences avant son départ pour l'Europe. Il s'était enflammé pour Lacordaire et Montalembert à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis pour le père Didon, dominicain libéral et républicain, et Marc Sangnier, le chef du Sillon dans les premières années du XX<sup>e</sup>, tous issus du catholicisme libéral ou de la démocratie chrétienne. La fascination qu'exerce sur lui les mouvements de jeunesse comme l'Association catholique de la jeunesse française ou même le Sillon explique partiellement son intérêt pour certaines idées de gauche. Le ralliement à la République et même certaines tendances démocrates-chrétiennes ne l'effraient pas. Seulement il est bien difficile de préciser jusqu'où va son adhésion aux idées de gauche avant son séjour européen.

Mais une fois sur place, les réalités européennes ont vite fait de l'en détourner. En présence des agitations sociales et anticléricales engendrées par la montée du socialisme et encouragé par les condamnations papales du modernisme, il semble raffermir son adhésion à la droite. Ainsi notre mémoire<sup>27</sup> tend à confirmer l'interprétation de

25. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, I:138.

26. Lettre à ses parents, Crec'h Bleiz, 12 juillet 1908.

27. Voir Nathalie Rogues, *op. cit.*, 81-91.



Pierre Trépanier. Lors de son voyage, la correspondance de Groulx est muette sur le Sillon. En revanche il assiste au Congrès national de l'ACJF à Orléans en juin 1909 et il participe même à un rassemblement de l'Action française entouré de néo-royalistes adversaires de Marc Sangnier et de son mouvement. On peut donc penser que son séjour lui fera réviser certaines de ses positions. Et c'est sans doute à partir des condamnations de Pie X à l'encontre du Sillon qui se politise à outrance selon la papauté, qu'il se fait de plus en plus critique à l'égard de l'héritage doctrinal de la gauche catholique française. Toutefois, cela ne suffit pas à en faire désormais un maurrasien. Le nationalisme français, surtout barrésien, l'a certainement influencé, mais il semble que ce soit à bon droit qu'il récusera toute filiation avec Maurras, dont l'agnosticisme ne pouvait que heurter son ultramontanisme. Il niera aussi que son stage fribourgeois l'ait amené à lire Gobineau<sup>28</sup>, théoricien du racisme. Ainsi ce voyage de trois années en Europe semble s'avérer déterminant sur le plan de sa pensée politique désormais méfiante à l'égard des expériences de la gauche catholique. L'anticléricalisme et l'impiété l'ont très défavorablement impressionné. Au contraire, un autre climat politique et moral l'aurait peut-être incliné à approfondir les solutions de la démocratie chrétienne.

Quant au spectacle de la misère italienne, il aura pour effet de lui faire prendre davantage conscience des problèmes socio-économiques. Bien que d'origine modeste, il ne paraît pas attacher beaucoup d'importance à la question sociale avant son séjour en Europe, comme tient à nous le rappeler Pierre Trépanier. Pourtant au tournant du siècle, le Québec est aux prises avec l'agitation ouvrière montréalaise et de nombreuses grèves éclatent en 1903. Seulement ces problèmes socio-économiques urbains ne semblent pas vraiment retenir son attention<sup>29</sup>. Jusqu'en 1906 son discours sur le devoir social prône davantage le religieux et le national que des solutions concrètes, les seules questions auxquelles il paraît s'attacher étant de caractère moral comme la lutte antialcoolique. D'ailleurs, durant son séjour européen, il ne cessera de voir dans l'Église, le refuge et le salut des pauvres, conformément à la conception traditionnelle de la charité chrétienne. «Tous devaient comprendre, écrit-il, qu'elle seule [l'Église] est la pourvoyeuse des affamés, que sans elle tous les meurt-de-faim de

28. Diplomate et écrivain français (1816-1882), auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855).

29. Pierre Trépanier, «Ascèse et action. Les impatiences de Lionel Groulx (1899-1906)», édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, *Lionel Groulx, Correspondance 1894-1967*, 1: *Le prêtre-éducateur, 1894-1906* (Montréal, Fides, 1989), lxxiii-cxv.

Rome n'auraient pas même leur pitance de chaque jour<sup>30</sup>.» Bien qu'indigné par le train de vie de l'aristocratie italienne, il passe sous silence la pompe et le déploiement de richesses de l'Église catholique.

Son intérêt pour la question sociale n'en augmente pas moins comme l'indiquent ses références répétées aux œuvres sociales de la Suisse. Notons à cet égard sa présence au congrès annuel de la «Réforme sociale» à Paris, le 7 juin 1909. Influencé par le mouvement leplaysien<sup>31</sup> et instruit par les problèmes urbains européens, Groulx, de retour au Québec, sera plus sensible au sort des ouvriers et aux redressements que ce dernier appelle.

#### 4 - APPRÉHENSION POUR LE DEVENIR DE SA NATION

Au cours de son voyage d'étude en Europe, Groulx assiste aux méfaits des mouvements anticléricaux et à la poussée du socialisme, qui apportent un ferment nouveau à la vie publique et y creusent de nouveaux clivages. Ces crises lui font prendre conscience du «péril» que courrait sa nation si de pareilles idées traversaient l'Atlantique. Son ressentiment envers les Juifs et les francs-maçons, principaux meneurs de l'anticléricalisme, lui semble-t-il, date peut-être de son séjour outre-Atlantique. Ces hommes sont à ses yeux des gens dangereux: «si vous saviez tout le mal qu'ils font en Europe [...] ce sont eux qui organisent partout les persécutions religieuses<sup>32</sup>.» Il ressent l'urgence et la nécessité de mettre en garde ses compatriotes. Qu'advierait-il de son pays si les Juifs ou les francs-maçons, qui y sont de plus en plus nombreux, se décidaient à exploiter les doctrines antisociales et anticléricales qu'il voit à l'œuvre en Europe<sup>33</sup>? Il avoue même à son ami Émile Chartier que jamais il «n'a pris conscience plus exacte et plus lucide<sup>34</sup>» des menaces qui pèsent sur le Québec.

La situation de l'Europe, malgré son prestige culturel incontestable, trouble Groulx et l'inquiète profondément. Seule la catholique Fribourg le rassure et lui laisse un souvenir tout à fait agréable. Venu chercher en Europe la science et la culture, une ouverture sur le

30. Lettre à Monseigneur Énard, Rome, 10 janvier 1907.

31. L'histoire du rayonnement de l'école de Le Play au Canada français est présentée par Pierre Trépanier dans «Les influences leplaysiennes au Canada français, 1855-1888», *Revue d'études canadiennes - Journal of Canadian Studies*, 22,1 (printemps 1987): 66-83; et dans «La Société canadienne d'économie sociale de Montréal (1888-1911) et les conditions de la vie intellectuelle au Québec», Jean-Rémi Brault, éd., *Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville. Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal (Automne 1988)* (Montréal, Leméac, 1990), 85-97.

32. Lettre à F. Émond, Rome, 19 juin 1908.

33. Lettre à Samuel Bellavance, Bretagne, 21 septembre 1908.

34. Lettre à Émile Chartier, Rome, 24 février 1907.

monde, il y découvre un état social qui, tout en le guérissant de quelques illusions politiques, le conforte à la fois dans sa piété filiale pour l'Église romaine, dans son amour pour sa petite patrie québécoise, dans son admiration pour la France éternelle et dans son dégoût pour la France contemporaine et l'Italie révoltée. Son nationalisme se sera approfondi et précisé par une adhésion plus ferme et plus cohérente à la droite ainsi que par une prise en compte plus grande des réalités industrielles et urbaines.